

Faut-il brûler le Lieu ? [Steven Girard]

Nathalie Côté

Numéro 122, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté, N. (2016). Compte rendu de [Faut-il brûler le Lieu ? [Steven Girard]]. *Inter*, (122), 80–81.



Steven Girard est récipiendaire du prix « coup de cœur » Inter-Le Lieu remis dans le cadre de l'exposition des finissants au baccalauréat en arts visuels et médiatiques de l'Université Laval 2015.

FAUT-IL BRÛLER LE LIEU ?

► NATHALIE CÔTÉ

À l'été 2015, Steven Girard a réalisé une trilogie de performances dont le point d'ancrage était une installation dans l'espace du Lieu, centre en art actuel. Malgré une galerie d'œuvres et des références à plusieurs artistes phares de la performance, c'est lui, par l'intensité de sa présence et son action, qui en serait le centre. Dans ce monde de l'éphémère documenté, la puissance du moment présent n'a jamais été aussi claire.

Puisant à même les archives du Lieu, Steven Girard a empilé des dizaines de numéros de la revue *Inter, art actuel*, faisant ici une sculpture, là des amoncellements obstruant les fenêtres. Au sol, il a installé une bûche de bois, vestige d'une performance réalisée par l'artiste polonais Jerzy Beres, ainsi qu'une hache provenant de l'installation vidéo *La conquête* de Richard Martel.

Au mur, il a fixé une toile de couleur argentée qu'on imagine signée par l'artiste et un diagramme de Boris Nieslony sur les expressions et ramifications diverses de la performance. Le travail de performance de l'artiste de Black Market International allait certainement inspirer quelques actions à suivre.

Phase I : *Rasum Tabulae*

Étendu au sol, Steven Girard dépose une tablette de cire qu'il met sur son torse pendant de longues minutes en se couvrant de plastique. Il semble vouloir la faire fondre sur lui. En vain, malgré la chaleur de juillet. Il sort finalement un chalumeau qu'il dirige vers la tablette de cire désormais suspendue, tel un écran. Le titre, *Rasum Tabulae*, évoque l'idée de faire table rase, de rompre avec le passé. Si, chez les artistes modernes, il s'agit de rompre avec la tradition, Steven Girard semble plutôt vouloir s'approprier l'histoire de la performance.

Il s'installe ensuite en dessous d'une pile de revues d'art maintenue en équilibre par un sac de pierres. Il vide petit à petit les pierres pour remplir une chaudière qu'il porte autour de la tête, la pile de revues descendant lentement sur lui, sans finalement le heurter.

Au mur, des textes, ironiques à souhait, décrivent l'action avant même qu'elle ait eu lieu. En faire la lecture pendant que la performance se déroule est un pur plaisir. Sarah L'Hérault décrit ainsi la conclusion de la performance de Steven Girard : « L'artiste finalise sa performance

par un geste urbain : un graffiti apposé sur son *chest* fraîchement épilé marquant ce symbole : ∞. La recherche de l'équilibre de Steven Girard ne semble donc pas encore terminée, et ce, malgré ses multiples tentatives d'atteindre l'harmonie. »

Il faut ajouter qu'il fait ce graffiti entre la toile et le diagramme sur l'histoire de la performance. On pourrait y voir un commentaire plus général sur l'art, réaffirmant que la peinture n'est pas la performance.

Phase II : *Art et destruction/ Destruction de l'art* (Inter n° 75 – hiver 2000)

Lors de sa deuxième performance, l'artiste marche pieds nus vers la sculpture démolie de Jean-Pierre Raynaud. Cette action est diffusée en direct sur la Toile. C'est à la suite de la démolition de la sculpture *Dialogue avec l'Histoire* que Steven Girard a modifié son trajet pour se rendre jusqu'à la place de Paris, faisant un premier arrêt à l'îlot Fleurie.

Tout le long de sa marche, il filme ses pieds, peints en noir. Arrivé à la place de Paris, dénudant son torse et portant son t-shirt noir comme une

cagoule, il sort d'une petite valise un carré de plastique transparent qu'il tient comme un drapeau. En cette fin de journée d'été, dans une place de Paris presque vide, il a intrigué quelques passants et des enfants curieux de cette chose inhabituelle et poétique.

Phase III : *L'ensemble vide dit Ø*

Lors de la troisième performance, on retrouve des traces de la première action dans l'espace du Lieu. Au mur, Steven Girard a ajouté : « Vie = Kunst = Kapital », reprenant les mots de Joseph Beuys. Avec ce graffiti au mur, son action prend un autre sens, voire une certaine gravité. Elle affirme la dimension contestataire des performances de Steven Girard. Une dimension qu'on trouve autant chez les œuvres des artistes qu'il réactive que dans les gestes qu'il pose. Cependant, son travail de performance n'est pas uniquement une succession de citations.

Lors de cette troisième performance, il s'arrête devant un miroir fixé au mur. Il se regarde un moment et projette le miroir au sol d'un geste de la main. Un geste d'exaspération, un rejet de sa propre image, un moment mystérieux, psychique. Peut-être un des moments les plus personnels de sa trilogie.

Un autre moment fort survient lorsqu'il inscrit un *M* sur son torse et se peint le sexe en rouge. Il se tient ensuite debout sur la bûche, telle une statue sur un socle, avant de tenter d'imprimer la couleur au mur en s'y projetant, dans un geste de révolte. Il se lance six, sept fois sur le mur, y laissant finalement quelques traces. Ici, l'artiste s'inspire d'une performance des années quatre-vingt de Jerzy Beres qui s'était peint le pénis en rouge et blanc, couleurs du drapeau polonais.

La question posée par cette trilogie, *Faut-il brûler Le Lieu ?*, comme dans « Faut-il brûler les livres, les revues et toutes les traces des performances, des vidéos, des photos, des objets ? », rappelle combien elles sont précieuses pour la mémoire. Cette histoire de la performance est d'autant plus importante que, dans son travail de performance, Steven Girard renoue avec les valeurs les plus politiques et contestataires de l'art action. ◀

Photos : Patrick Altman.



QUELQUES QUESTIONS

Steven Girard est un jeune artiste très politisé. Nous avons voulu connaître davantage les origines de son intérêt pour l'art et les liens entre son engagement politique et sa pratique artistique.

Nathalie Côté : Tu as milité dans le collectif Emma Goldman à Chicoutimi alors que tu étais adolescent. Est-ce cela qui t'a amené à l'art ?

Steven Girard : Mon implication dans l'UCL (Union communiste libertaire), relativement marginale dans mon passé d'activiste, a surtout alimenté empiriquement mes réflexions à propos de l'anarchisme, en d'autres mots, sur l'organisation de structures périphériques, mais directement dans l'action.

N. C. : Qu'est-ce qui t'a amené à la performance ?

S. G. : L'art, en tant que terreau potentiel stratégique de dissolution du sens, des normes, des structures, pour pointer vers un ailleurs, m'a toujours attiré. Je me suis rapidement dirigé vers la performance pour son aspect contre-culturel, potentiellement polémique, et pour sa force de réappropriation de mon existence dans un dispositif nous subordonnant à la volonté dudit dispositif (hétéro-patriarco-blanc-capitaliste).

J'ai commencé à faire de la performance dès ma première année au Cégep de Jonquière, suite à l'effervescence qu'Art Nomade avait engendrée cette année-là auprès des étudiants et étudiantes en arts plastiques au Cégep. C'est suite à un *workshop* avec Francis O'Shaughnessy, et à diverses contributions bénévoles en tant qu'organisateur ou en tant que performeur à quelques éditions d'Action-Réaction et Degré Limite (deux festivals de performance de ce temps au Cégep), que j'ai plus sérieusement commencé à ne faire que de la performance.

N. C. : Vois-tu un lien entre ton travail d'artiste et ce qui motive ton implication politique ? Le désir de changer le monde ?

S. G. : En ce qui concerne le lien entre ma pratique et mon idéologie, j'essaie, tant bien que mal dirons-nous, d'être clair dans cette intention. Ma pratique est politique, mais mon désir n'est pas de changer le monde, plutôt de chercher comment y être inutile.

Je ne crois pas en une idéologie totale qui serait mieux, je crois, surtout que l'artiste, en tant que candidat à l'intégration sociale, est devenu une figure du possible, un personnage respectueux et respectable, un citoyen normal qui sert le dispositif hétéro-patriarco-blanc-capitaliste, qui doit remettre en question son statut pour faire valoir que, paria politique et social, emblème du gaspillage, de la non-productivité et du non-sens, l'artiste « sert » davantage en ne servant pas ce dispositif. Cette posture de quasi-nihiliste-positif (je préfère parler d'anarcho-*queen*) se ménage surtout dans le micro, dans le rapport aux autres, dans la fluidité de ma (re)présentation et, surtout, dans le questionnement de l'art comme (ré)appropriation de mon existence.

